



Adressez toutes correspondances concernant l'administration et la rédaction à nos bureaux, L'ESSAI, 316 et 318 St-Chs-Borromée.

LE NATURALISTE CANADIEN

Bulletin mensuel de recherches, observations et découvertes
so rapportant à

L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

\$1.00 PAR ANNEE

Rédacteur-proprétaire : M. l'abbé V. A. Huard

Ch'continui, Qué.

CHARLES LAVALLÉE

SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

DE TOUTE ESPECE

Réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai

35 COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

Une visite est sollicitée

Z. PILON

MARCHAND DE CHAUSSURES

1369 RUE NOTRE-DAME

Chaussures pour dames, messieurs et enfants à des prix défiant toute compétition Satisfaction garantie.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Merceries et Chapelleries

Les plus hautes nouveautés toujours en mains.

Spécialité : Chapeaux américains

UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Bureau de Traduction et de Rédaction

en langues française, anglaise et italienne

Lettres, circulaires, articles et documents de toute nature traduits et rédigés avec soin et à prix modérés.

Joseph Genest

REDACTEUR ET TRADUCTEUR

1950 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

Toutes communications concernant la rédaction ou l'administration devront être adressées comme suit :

"L'ESSAI,"

10 St-Charles-Borromée, Montréal.

AVIS

**ON DEMANDE
UN BON AGENT DE PUBLICITE**

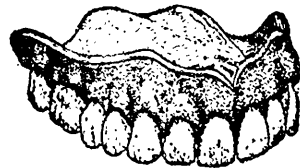
AU BUREAU DE L'ESSAI

LA PLUS HAUTE COMMISSION OFFERTE

S'adresser immédiatement à M. ULRIC GIRARD, administrateur, 9 rue Drolet, Montréal.

A. DANAI, L. C. D.,
CHIRURGIEN DENTISTE

123 - RUE ST-LAURENT - 123



Obturations en or, argent, platine, ciment, porcelaine.
Dents posés sans palais, ainsi que couronnes en or posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en Celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, l'éther, le chloroforme, la chlorure d'Éthyl, Gaz.



JOS CHARPENTIER

Marchand de Chaussures

NO 719 RUE ST-LAURENT.

Assortiment complet de chaussures pour hommes, femmes et enfants, à des prix réduits et défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

ABONNEZ-VOUS

L'ESSAI

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE
SEULE REVUE DES JEUNES AU CANADA

Primes magnifiques envoyées aux abonnés d'un an.

BELLE COMMISSION

offerte aux agents qui voudront étendre la circulation de L'ESSAI. S'adresser au numéro 9 rue Drolet, Montréal.

ULRIC GIRARD, administrateur.

L'ESSAI

Rédacteur en chef et directeur
ALPHONSE REIVERC.

POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

Secrétaire de la rédaction :
GABRIEL NEVERS.

ABONNEMENTS :

REVUE ILLUSTRÉE PARAISSANT LE 1^{ER} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS :

Canada et E.-U. \$1.50 par an.
Union postale. 1 75 "

Rédaction et administration, 316 et 318 rue St-Charles-Borromée,
Montréal, Canada.

Canada et E.-U. \$0.75 6 mois
Union postale. 0.90 "

SOMMAIRE : Souhaits du Nouvel an, par la Rédaction. — Au coin du feu, par Léopold Thomasson. — Un père, par Louis de Caters. — Clair de lune (poésie), par Berthe. — Pensées, par Pasquin. — Le cœur de Mignon, par Louis Larive — Pensées, par Victor

Marié. — Le bonhomme en bois, par Paul Dyrville. — Critique, par Jéry. — Un cousin de passage (suite) par H. de Bornier. — Le cygne et le corbeau (fable), par Siméon Pécontal. — Amusements. — Les échecs. — Petit courrier. — Annonces.

SOUHAITS DU NOUVEL AN

AU COIN DU FEU

A l'occasion du Nouvel An, nous souhaitons à tous nos abonnés, à nos bienveillants lecteurs et à nos charmantes lectrices, à tous nos ennemis personnels (si nous en avons) comme à nos amis les plus intimes et les plus dévoués, aux indifférents comme à ceux qui s'intéressent à nous, enfin à tous les êtres que contient la pauvre humanité, toute la joie et tout le bonheur possible.

Ces souhaits sont sincères, ils partent du fond du cœur.

Ah ! combien il nous fait plaisir d'exprimer ici ce que nous ressentons à cette époque de l'année, où, chacun se sent meilleur, et nous nous réjouissons à l'idée que nous mêmes nous sommes compris dans les souhaits généraux formés par des inconnus qui éprouvent aujourd'hui le besoin de formuler des vœux pour le bonheur de tous les membres de la grande famille humaine. Nous souhaitons donc à toutes les personnes de bonne volonté, de conserver les excellentes dispositions que le retour de cette date joyeuse a fait naître dans nos cœurs.

Cela leur procurera l'avantage et le bonheur ineffable de remplir à la lettre tous leurs devoirs envers leur prochain, envers leur pays, envers la société et envers l'humanité toute entière. Et comme la conscience du devoir accompli procure ces joies les plus douces et les jouissances les plus pures qu'il soit possible de désirer, chacun vivra heureux, content de lui-même et pas trop mécontent des autres.

Quant aux autres désirs légitimes, nous faisons des vœux pour qu'ils se réalisent en vertu de cette promesse divine : *Thérèse: d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

Si nos souhaits sont exaucés, l'année 1895, qui commence, sera une bonne et heureuse année.

LA RÉDACTION.

Boîte de Poste 2174.

CAUSERIE DE MÉNAGE

FIGUREZ-VOUS une petite pendule, bien gentille, bien coquette, faite pour sonner des heures toutes plus jolies les unes que les autres, heures de paix et de bonheur intime.

Puis autour de ce bijou, des vases élégants, de charmantes coupes de bronze, des flambeaux couverts d'arabesques capricieuses, des flacons, des bijoux et mille de ces riens si inutiles qu'ils en deviennent indispensables.

Tout cela sur une jolie cheminée de marbre gris, dans laquelle pétillait un bon feu, puis des glaces, des rideaux, des meubles que chacun placera suivant sa fantaisie et brodera selon son goût.

Nous sommes dans la chambre de deux nouveaux mariés. M. et Mme Rivel sont là, au coin du feu, près de la petite cheminée grise. L'épisode que nous allons raconter a dû avoir lieu pendant la première année de leur union ; mais est-ce pendant le premier mois, est-ce pendant le douzième ? gardons nous de le dire ; à vous de le deviner.

Nos jeunes époux devaient être un couple bien doué et bien assorti, car pas un homme ne trouvait M. Rivel digne de sa femme, et les jeunes filles s'avouaient tout bas qu'il était bien dommage que Mme Rivel eût un aussi charmant mari.

Les deux conjoints ne partageaient pas ces opinions subversives et se trouvaient parfaitement dignes l'un de l'autre. Ils étaient heureux ; mais heureux à ne pas découvrir une tache à leur félicité.

Il est vrai que l'un et l'autre avaient travaillé à ce résultat. Pas un caprice, pas une boutade dans ce joli ménage ; la satisfaction personnelle était toujours sacrifiée au bonheur commun ; c'était une utopie réalisée, ce qui fera dire à quelques pessimistes que l'exception confirme la règle.

Mme Blanche Rivel était assise à gauche de la cheminée, sur une petite chaise basse ; elle brodait. M. Julien Rivel était à droite, plongé dans un large fauteuil ; il lisait le journal du soir.

Ils ne se disaient rien, ils ne paraissaient nullement s'occuper l'un de l'autre, mais une sorte de sympathie vague circulait entre eux comme un courant magnétique.

La jeune femme, tout en brochant, produisait avec son aiguille et son dé un petit bruit régulier, monotone comme un cri de cigale, et se gardait bien de l'interrompre, car elle avait la vague conscience que Julien l'écoutait. Le jeune homme, tout en liant, prêtait l'oreille à cet étrange langage, comme on écoute, pendant l'insomnie, le mouvement de sa montre; et ce petit bruit, timide comme leur amour, régulier comme leur bonheur, lui disait : " Elle est là ! " Or, vous allez voir ce qu'il advint lorsque Blanche, parvenue au bout de son aiguille de laine, voulut en prendre une autre.

Julien n'entendit plus le petit bruit; son attention, déjà fort peu captivée par le journal, s'en détourna tout à fait; il laissa tomber sur ses genoux la feuille qu'on lui avait remise, comprima un léger bâillement, et chercha quelque chose à dire.

— Ce journal est assommant, fit-il; il n'y a rien.

— Quoi! pas un chien perdu? pas un enfant volé? dit Blanche. Ces journalistes ont bien peu d'imagination.

— Sais-tu, ma femme, que c'est un pénible métier d'avoir de l'esprit à heure fixe et d'être obligé de remplir tous les jours un grand carré de papier de choses intéressantes?

— Oui, c'est difficile, mais moins qu'on ne croit.

— Tu leur en apprendras, n'est-ce pas? dit Julien ironiquement.

— Certainement... Que cherche le journal avant tout? le bon plaisir des lecteurs. C'est donc une variante de l'art de plaire, et, sous ce rapport, les femmes ont bien voix au chapitre.

— C'est juste... Et quel est ton avis?

— Mon avis est ceci, dit Blanche. Le journal, fût-il plein des choses les plus attachantes, les plus spirituelles, finira par assommer ses lecteurs si leur sert tous les jours la même dose d'esprit et d'intérêt. Loin de suivre une règle absolue il faut être fantasque, irrégulier. Les bons mots d'aujourd'hui ont un double mérite après les parties de la veille, et les sottises du lendemain font encore un agréable contraste.

Julien devint pensif.

— Tu viens, sans t'en douter, de faire une grande découverte, dit-il après un silence.

— Laquelle?

— Nous nous aimons beaucoup; nous ne nous contrarions jamais, et cependant il nous arrive de nous envoyer ensemble.

— C'est vrai, dit la jeune femme. L'uniformité, la durée permanente du bonheur, le rendent accablant. Il faut alors l'effet de ces gens si irrésistibles, si impassibles qu'on les pincerait avec plaisir pour les faire crier un peu.

— Oui, notre bonheur a besoin d'être pincé. Tu le vois, nous nous aimons bien tous les jours; mais ce n'est plus cette vacuité, cet élan... Nous avons trop la certitude d'être heureux longtemps pour l'être beaucoup à la fois.

— Il nous faudrait une petite dispute, hasarda Blanche, d'un ton sérieux, moitié ironique.

— Pourvu qu'elle ne devienne pas trop forte, dit Julien, déjà effrayé des résultats. C'est que nous ne savons pas où nous irons si ça commence; nous n'avons jamais essayé.

— Posons nous mêmes les limites, dit la jeune femme, qui se complaisait dans son idée. Si la dispute est volontaire, elle ne peut pas durer.

— Tu es donc d'avis que nous essayions un peu?

— Oui, dit elle d'un air satisfait; ça nous amusera. Et puis, le raccommodement, quel bonheur!

— Et quelles limites fixons nous? dit Julien, à qui il tardait de à que la dispute fût finie. Nous n'en viendrons point à nous battre, j'en suis sûr?

— Je ne pense pas. Voici les termes du traité: nous allons commencer une conversation dans laquelle nous ferons tout notre possible pour ne pas être d'accord. Chacun restera dans son fait, et, lorsque dix heures sonneront, la dispute cessera, nous redevenons bons amis.

— Je propose, continua Julien, une pénalité pour celui qui quittera sa place ou ajoutera un mot à la discussion après le premier coup de dix heures.

— Oui, une amende.

— C'est cela; celui qui perdra fera faire son portrait pour l'autre.

— C'est convenu. La trêve est rompue, les hostilités commencent.

Alors, pour entrer complètement dans leurs rôles d'ennemis, les deux époux s'observèrent d'un œil méfiant; l'un se demandait comment il attaquerait, l'autre comment il repousserait l'assaut. Il s'ensuivit un silence prolongé, pendant lesquels des regards en dessous, accompagnés d'adorables sourires, furent échangés entre les parties belligérantes.

— Eh bien! dit Julien lorsque le silence eut atteint les dernières limites du ridicule.

— Quoi?

— Tu ne dis rien?

— Ni toi non plus?

— A ce train là, nous ne nous disputerons jamais.

— Je cherche, dit Blanche. Mais toi, pourquoi ne commences-tu pas?

— C'est que j'aime autant l'autre rôle, dit Julien; c'est d'ailleurs le plus difficile.

— Tu crois?

— Sans doute! Tu vas émettre une phrase, une opinion quelconque; c'est à moi de la contredire.

— Tu as raison, dit la jeune femme.

— Tu vois, tu n'y mets pas la moindre bonne volonté, dit Julien avec une impatience mal simulée; tu me donnes raison, ce n'est pas bien.

— C'est un moyen puisque cela te contrarie.

— C'est juste.

— Tiens, je t'y prends, dit la jeune femme; tu me donnes raison, toi aussi.

— Allons, dit Julien en souriant, nous suivons une fausse route, cherchons mieux.

— Tu ne trouveras pas tout seul. Il faut encore une dose d'esprit suffisante, lui jeta la petite femme d'un ton railleur.

— Tu crois? Aide moi donc.

— Bien! dit elle avec un dépit que démentait son sourire on te dit des injures et tu ne réponds pas. Quel agneau!

— Je croyais que c'était sans intention.

— Non, monsieur, reprit elle en s'animant; ce n'est pas sans intention... Mais là hez-vous donc bien fort, vi'ain!

— Je ne sais pourquoi je me sens d'une mansuétude remarquable, dit Julien en se carrait dans son fauteuil; puis il croqua ses dents et s'amusa à faire tourner ses pouces.

— Le moment est bien choisi.

— Je rendrais des points à Job; j'éprouve des velléités de pêche à la ligne. Je crois que j'assisterais avec calme à l'incendie de ma maison.

— Mais si tu y tiens, on peut te donner ce spectacle, dit Blanche en montrant le foyer.

— Tu peux t'en dispenser; cela troublerait mon sommeil. Je vais dormir.

Et le jeune mari s'enfonça encore davantage dans son fauteuil et ferma les yeux. Nous devons dire, cependant, pour rester tout à fait dans le vrai, que ses paupières n'étaient pas si hermétiquement closes qu'il ne pût suivre parfaitement toutes les actions de sa femme.

Je vais la taquiner, se disait-il en lui-même; c'est le meilleur moyen de la mettre de mauvais humeur.

Puis il examinait la jolie tête de Blanche, son front par ses cheveux blonds légèrement ondulés, ses yeux bruns aux regards éloquents. Julien sentit un violent désir de prendre entre ses mains cette tête gracieuse et de poser ses lèvres sur ce front aimé; mais il se contenta en songeant que ce n'était pas le moyen de provoquer une querelle. Il songea aussi à poser son pied sur le petit bout de pantoufle qui dépassait le bord de la robe de Blanche; mais cette action, qui dans un théâtre ou dans un cercle fût quelquefois mettre l'épée à la main, n'eut provoqué là qu'un doux regard ou qu'un sourire. Que faire?

Le petit bruit du dé et de l'aiguille recommença; Julien se sentit moins disposé que jamais à se brouiller avec son adorable petite femme, même pour un temps limité. Il conti-

nua à fermer les yeux, et sa physionomie prit une expression de profonde quiétude.

Blanche jeta les yeux sur la pendule.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle à demi voix ; il faut que la paix se signe à dix heures, nous n'aurons jamais le temps de nous faire la guerre.

— Que dis-tu ? murmura Julien.

— Que je ne pourrai venir à bout de faire tout ce que j'ai projeté ce soir. D'abord, je veux sortir ! Et elle regarda son mari pour voir l'effet de cette manifestation de volonté.

— Sois, ma bonne amie, sois ; mais tu sais notre traité : si tu quittes la place avant dix heures...

— Tu es ennuyé avec ton traité ; je ne peux pas réussir à te mettre en colère.

— Pauvre victime !

— Tu veux me taquiner, reprit la jeune femme, mais tu n'y parviendras pas. Eh bien ! soit, c'est une difficulté de plus dans la lutte, je l'accepte. Ça sera à qui fera fâcher l'autre.

— Je ne l'accepte pas, moi. Tu veux me forcer à te faire fâcher. Je n'en ai nulle envie.

— Vieux scurinois !

— Mais oui ! Nous avons beau faire, nous ne pouvons pas nous disputer volontairement. Il faut que ça vienne tout seul... et j'attends.

— Aide toi, le ciel t'aidera.

— Ce proverbe n'a pas été fait pour les disputes, ma chère femme.

— Alors, comment faire ? Il faut y renoncer.

— N'y renonçons pas encore, mais n'y pensons plus.

— Ça revient au même.

— Bien au contraire ; si nous n'y pensons plus, la querelle arrivera toute seule, naturellement, sans efforts.

— Tu te figures, dit Blanche, que cette première dispute que nous regrettons de n'avoir pas encore vu paraître, va venir là, tout à point, parce que nous la désirons ?

— Certainement ! les événements arrivent toujours lorsqu'on y songe le moins. Connais-tu l'histoire de mon ami Raymond ?

— Non, mais tu vas me la raconter.

— Volontiers, reprit Julien. Raymond était marié depuis six mois, et la tendresse du jeune ménage s'était un peu éteinte ; sa femme lui faisait un reproche, celui de ne pas être, comme avant le mariage, gaillard, attentionné, toujours aux petits soins. Voulant ramener l'union dans son intérieur, Raymond s'organisa sérieusement à faire une politesse à sa femme. Il se donna pendant huit jours s'il lui offrait un bouquet, s'il se faisait avec elle une partie de campagne ou s'il lui apportait un cadeau. Il y pensait pour ce dernier parti, mais le choix était difficile. Que lui donner ? Mon bon ami Raymond se creusait la tête, toujours sans résultat, lorsqu'un soir sa femme, qui brodait près de lui, laissa tomber ses ciseaux. Ce fut un trait de lumière pour le jeune homme... Devines-tu ?

— Non.

— C'est pourtant b'en simple.

— Il lui donna un nécessaire, dit Blanche, une boîte à ouvrages.

— Tu n'y es pas.

— Que fit-il donc ?

— Devine.

— Eh ! je n'en sais rien. Il composa peut-être un sonnet sur les ciseaux de sa femme ?

— Pas le moindre sonnet. Tu fais comme ces enfants qui ne savent pas dire de quelle couleur était le cheval blanc de Henri IV. Pauvres petites femmes ! nous avons mieux que vous l'expérience de la vie.

— Ah ! voilà le grand mot lâché ! dit Blanche avec dépit ; cette fameuse expérience dont les hommes se font vis-à-vis de nous un si beau mérite ! D'où vient-elle, votre expérience, sceptiques de vingt ans, nourrissons blasés ! Où l'avez-vous acquise, ce droit de tout juger en souverains ? Dans quelques cercles et dans quelques cafés, en gaspillant en inensés ce droit qu'on vous donne de connaître avant nous la vie !

— Ne t'emporte pas, ma femme.

— Il y a longtemps que je me proposais de te dire tout cela, continua Mme Hivel en s'animant. Je trouve, moi, bien ridicule ce privilège que s'arrogent les hommes de placer leur bon sens si au dessus du nôtre. Il faut tout céder à ces messieurs, qui ne se font jamais faute d'arguer au nom de la raison des sacrifices dictés par leur fantaisie.

— Est-ce un reproche que tu m'adresses ?

— Certainement. Tu vois que j'y mets de la franchise.

— Je désirerais aussi un peu de précision, dit Julien avec ironie. Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre. Où es-tu allé, avant-hier, lorsque tu m'as fait renoncer à une promenade pour sortir seul ?

— Je me gardai bien de te répondre, ce serait te reconnaître le droit de m'interroger, et je n'entrerais pas dans cette voie déplorable.

— Il serait déplorable, sans doute, d'avouer ce que tu tiens à garder si secret, car je commence à comprendre, moi, de quelle nature serait cette confidence, articula Blanche en rougissant.

— Il me semble, dit Julien un peu piqué, que le mariage a été institué pour être un bouillur commun et non un despotisme personnel ; et le contrôle que tu veux exercer ne tendrait à rien moins qu'à rendre nos rapports intolérables.

Un petit bruit sec se fit entendre, et le timbre de la pendule, esclave de la consigne, sonna dix coups, ni plus ni moins, absolument comme si on les avait écoutés.

— Tu y mets une exagération de mauvaise foi, reprit Blanche sans entendre l'heure et en s'animant tout à fait ; je demande une confiance mutuelle, et tu traites cela de contrôle, de tyrannie.

— Et toi tu mets dans tes paroles une aigreur, une dureté qui sont les indices d'un bien mauvais caractère, riposta Julien aussi sourd à la pendule et prenant feu sérieusement.

— Allons, restons-en là ; car tu es d'une telle injustice, ce soir, qu'on ne peut te dire un mot.

— C'est toi, ma bonne, qui as commencé à me faire des reproches graves.

— Ils ont eu tort de frapper trop juste, ils t'ont blessé.

— Moi ! du tout.

— Tu le nieras si tu veux, mais je m'en suis bien aperçue.

— Ah ! ça vas-tu dire que je suis un menteur ?

— Quand les besoins de la cause l'exigent.

— D'a mieux en mieux ; les reproches d'abord, puis les insultes. Le début est brillant.

— Ecoute ! reprit Blanche d'un ton ferme ; j'ai toujours été convaincue que c'est dans la première contestation que se dessine le rôle de chacun ; et comme je ne tiens pas à devenir la victime, ne t'attends pas à me voir céder.

— C'est à qui ? à quoi ?

— A ce ridicule privilège de supériorité que s'arrogent les hommes poursuivit Blanche avec feu. Ah ! vous vous plaignez, messieurs, d'avoir des femmes futiles ! A qui la faute ? A vous, qui les maintenez si bien dans le sentiment de leur infériorité, qu'elles ne savent plus s'occuper que de chiffons et de misères.

La querelle s'élevait sur un crescendo très remarquable.

Les gros mots allaient se mettre de la partie.

— Tu pourrais dire tout cela d'un ton plus calme, fit observer Julien ; et sous certains rapports, je suis de ton avis.

— C'est heureux ! répondit la jeune femme.

— Mais je continue à protester contre ton inquisition ; l'hymen n'est pas ou plutôt ne devrait pas être un esclavage.

— C'est toi, maintenant, qui tombes dans une exagération ridicule ; tu es absurde.

Julien se leva et se mit à arpenter la chambre.

— Comment veux-tu discuter avec calme en employant des expressions aussi blessantes ?

— Je suis franche avant tout, je ne cherche pas les circonlocutions.

Cependant, les éléments les plus simples de la politesse...

Allons, bon ! interrompit Blanche de plus en plus irritée ; fais encore le mentor, le pédagogue.

Elle se leva à son tour et jeta son ouvrage avec dépit.

— Mon Dieu ! que c'est insupportable !

— C'est toi qui es insupportable avec tes prétentions d'autocrate.

— Je vois que je perds mon temps ; il vaut mieux lever la séance.

— C'était mon avis. Il doit être temps, du reste...

Ils s'étaient rassés en se tournant le dos ; ils se retournèrent l'un vers l'autre et s'observèrent avec étonnement.

La petite pendule avait marché. Toujours calme, insouciant, elle avait compté les minutes de la discussion beaucoup mieux que les deux époux, et constatait une déplorable violation d'armistice.

Nos deux ennemis virent enfin l'heure et ne purent se regarder sans rire.

— Ah ! tu as perdu, dit Julien.

— Non, c'est toi, dit Blanche.

— Et toi aussi. Comment savoir qui a parlé le premier après dix heures ?

— Nous ne le saurons jamais.

— Ce n'est pas la perdue qui nous le dira.

— Bonne et discrète petite machine, que je t'aime, va ! dit la jeune femme avec effusion.

— Quel élan de tendresse !

— N'est-ce pas elle qui a terminé cette vilaine dispute ?

— Oui, vraiment, quoiqu'elle s'y soit prise un peu tard et que sa voix ait été bien faible, puisque nous ne l'avons pas entendue. J'achèterai un réveil

— Pourquoi faire ? demanda Blanche.

— Lorsque nous nous disputerons, je le monterai ; nous nous accorderons une demi-heure, une heure, s'il le faut, mais ce sera tout.

— Et nous ferons la paix, une bonne et cordiale paix, signée, comme celle-ci, d'un tendre serrement de mains.

Alors, les deux époux approuvèrent au traité un grand nombre de signatures, ce qui dura longtemps. L'aiguille, impassible, compta ces minutes de joie comme les minutes de querelle ; Julien en fit la remarque.

— Tu n'as plus rien à demander à la pendule ? demanda Blanche en se levant.

— Bonne et discrète petite machine, comme t'appelle ma Blanche, répondit Julien ; puisque tu es notre confidente, notre oracle, tu vas tout à l'heure sonner onze coups, mais tu les sonneras bien bas, bien bas ; puisque ton timbre n'a pu nous rappeler l'heure de la discorde, qu'il ne vienne pas, à l'heure de la réconciliation, troubler notre bonheur par le souvenir de l'orage passé !

— Je t'aime, chère pendule, ajouta la jeune femme ; tu es destinée à marquer tous les instants de notre vie ; combien de chagrins ou de plaisirs nous réservent tes douces petites cases !

— Laissons là l'avenir, ma Blanche ; c'est aux heures d'épreuves et de douleurs qu'il faut songer à lui. Bien que le lendemain soit proche, n'y pensons pas encore, et laissons bercer, imprévoyants, par la douceur de l'heure présente.

— Mais, à propos, demanda la jeune femme, tu ne m'as pas raconté ce que fit Raymond, ton ami brouillé avec sa femme, lorsqu'il vit tomber ses ciseaux et chercha un moyen de raccommodement.

— Eh bien ! il ne lui donna ni un bouquet, ni un cadeau, ni un sonnet... Il ramassa ses ciseaux et... l'embrassa... comme moi.

LÉOPOLD THOMASSON.

UN PÈRE

Pour travailler loin du bruit et des distractions, j'avais loué sur une falaise déserte de la Seine-Inférieure une modeste bicoque, exposée à tous les soleils et à tous les vents.

Aux heures de repos, je flânais, rêvais et contemplais, ou bien assis au milieu de landes mélancoliques, avec leurs teintes violettes de fongères arborescentes. J'aimais m'étendre là, y

sommeiller le soir sous les grandes étoiles, ces discrètes et moins des siècles écoulés ; j'aimais aussi, du bord de la falaise, suivre les barques aux voiles blanches que ballottaient les vagues, ou qui, par les jours de calme, couraient vers l'immensité, sur l'eau huileuse et opale, laissant après elles un clair sillon. Au-dessous de moi, la falaise s'escarpait.

Peu à peu, les moindres particularités de ce site sauvage me devenaient familières, j'en remarquais les aspects changeants, j'examinais les détails curieux et grandioses de ce bouleversement, lorsque, au milieu de cette vertigineuse déclivité, j'aperçus une ligne blanche, comme une étroite sentine, qui allait se perdre en serpentant dans une anfractuosité de cette imposante muraille de l'Océan.

Je fus surpris ; je devais me tromper. Un chemin ? Quoi donc eût osé s'aventurer là ?

Le lendemain, j'explorai la falaise avec soin. Le sommet en était taillé verticalement. Heureux de trouver un but de promenade, une excuse à la paresse, je descendis jusqu'à la baie voisine, puis je longeai la plage sur les galets, m'orientant d'un mieux pour découvrir le point qui m'intéressait.

À force d'aller et de venir, de chercher les moindres traces sur la marne, je finis par découvrir un petit chemin, qui naissait derrière des roches éboulées. Je suivis ce tracé bien étroit et je commençai à monter sans réfléchir à ce que la descente aurait de dangereux sur cette craie glissante. J'étais déjà à une certaine hauteur, quand cette appréhension me saisit ; je restais tout perplexe et des plus inquiets, lorsque le son d'une voix amena une diversion aux reproches que j'adressais à ma sottise curieuse. Elle disait :

« Regardez moi bien en face ! misérable ! vous n'avez pas honte de m'avoir dépoilé ? Un de ces jours, je serai obligé d'en finir avec vous comme avec les autres. »

Je n'entendis plus rien. Où pouvait bien être celui qui avait parlé ? Très intrigué, je m'avançais les yeux faroteurs, quand tout à coup, très près de moi, la voix reprit (j'eus un tel saut que je faillis tomber dans le vide) :

« Est-ce que vous allez être un vilain enfant, comme les autres ? Est-ce que, vous aussi, vous allez dépoiler le père Lassoigne ? »

Disimulées dans le roc, blanchies de craie, je vis des planches qui fermaient sans doute une cavité rocheuse. Je frémis, j'hésitai ; mais le désir de savoir l'emporta, je glissai par l'interstice de deux ais un œil indiscret. Dans une cabine garnie, en planches, uniquement meublée d'un coffre en bois et d'un tabouret, un homme d'une taille géante, à l'aspect puissante, m'apparut.

L'instinct de conservation m'ordonnait une prompte retraite ; mais cette retraite était si peu sûre qu'entre les deux dangers j'optai pour le plus incertain, ou pour le moins immédiat, quoique la conversation du contrebandier ou du fribard qui se cachait là, et qui me ferait payer cher mon audace sans doute, ne fût pas de nature à me tranquilliser.

À la seconde vue, je découvris pour tout compagnon d'quidam, un roquet sans race, au poil dru de griffon, qui, lèze en l'air, écoutait les admonestations, et cambrait l'échine en témoignage de crainte et de repentir.

La pauvre bête, pour se disculper, apparemment, jappait et poussait de petits cris plaintifs, tandis que l'homme continuait :

« Oui, oui, c'est ça, vous me donnerez encore un tas de bonnes raisons, mais vous savez que je suis payé pour ne plus être crédule ; vous êtes un filou, comme mes enfants, pitit filou qu'eux. Quoi ! voilà tout ce qui reste de mon diable ! vous ai donné les meilleurs morceaux et vous me prenez reste ! Vraiment le monde est trop avide, et l'on ne peut même plus se fier à son chien. »

Je suivis avec intérêt la physionomie de celui qui tenait ce langage de désabusé. La tristesse profondément empreinte sur ses traits contrastait avec la robuste charpente qui semblait défier toute atteinte. Il n'avait certes point un visage de coquin et sa façon de s'exprimer n'était pas celle d'un mari ou d'un paysan. Quelle mystérieuse existence se dissimulait donc dans cet antre ignoré !

Soudain, le chien fit un bond vers l'endroit où j'étais. Je me redressai ; mais aussitôt, les planches s'écartèrent et je vis un

gir ce géant. Il pâlit en m'apercevant, et je crois que je lui rendis cette politesse ; sa bouche s'ouvrit sans prononcer une parole, ses traits se contractèrent. Sa première stupéfaction passée, je devinaï que la colère grondait en lui. J'étais à sa merci.

Je ne lui laissai pas le temps de concevoir une mauvaise opinion de ma visite, ni, ce qui m'eût plus atteint, d'exécuter le méchant dessein de me précipiter dans le vide ; car j'expliquai, je l'avoue sans vergogne, les circonstances qui m'avaient conduit là.

— Alors vous n'êtes pas du pays ?

— Non, je suis de Paris.

— De Paris ! fit-il.

Il me contempla longuement, ses grands bras musclés rotombèrent, ce qui me fit plaisir ; et son visage se crispait dououreusement, ce qui, avec l'envie que j'avais de l'amadouer, me suggéra cette question :

— Vous avez l'air d'un homme bien malheureux.

Il passa le revers de sa main sur ses yeux pour y essuyer deux larmes qui perlaient entre ses cils, puis différant de répondre :

— "J'avais cru d'abord que vous étiez un espion du pays. Ah ! il y a longtemps qu'ils voudraient savoir où niche saint Roch, comme ils m'appellent. Ils m'ont suivi, m-is va te promener, le père Lassoigne n'est plus aussi bête, ni aussi confiant, il rentre à la nuit quand la mer bat la falaise, et si l'un d'eux s'avisait... Quoique, cependant, je ne sois pas méchant, oh ! non, je ne suis pas méchant, pas pour deux liards. Bien trop bon au contraire. Tenez ! vous avez eu un bon sourire et ça a suffi pour me prendre là. Ah ! oui, j'ai été bon, il n'y avait pas meilleur que moi sur la terre, avec un sourire, une caresse, on m'aurait fait tourner en bourrique, et maintenant j'ai pris tout le monde en haine. Rien que de voir groailler les gens quand je vais acheter mon pain, cela me fait mal. Ah ! que je les déteste, maintenant, les gens. Des ingrats, voyez-vous, des ingrats ! Aussi tout ce que j'aime à cette heure, c'est ce roquet, quoiqu'il me fasse aussi des mistouffles ; mais il n'a pas la raison comme les autres ; pourtant il a du repentir, au moins ; il me joue un petit tour, ce n'est pas calculé, il ne sait pas la peine qu'il fait, et s'il s'en aperçoit, il vient contre moi, il pleure, il a du chagrin ; regardez si ses yeux ne sont point larmoyants, c'est parce que je viens de lui faire des reproches. Ah ! tenez, cela vaut mieux que des enfants.

— Pas toujours.

— Soit, des enfants comme il y en a.

— Vous avez des enfants ?

— Si j'en ai ! s'écria-t-il avec un accent d'indignation. Si j'en ai ! Pouvez vous demander cela à un homme qui aime ou qui a aimé comme moi ? j'ai été marié, oui ; je suis veuf depuis quinze ans, je suis père et grand père, je devrais être dorloté, cajolé, choyé, je devrais avoir de jolis petits bras roses autour de mon gros cou ridé de vieillard que je suis, car j'aurai soixante-dix ans bientôt — et vous voyez, je suis seul, loin du monde entier, tant je souffre d'avoir voulu trop aimer. Et ils ne m'ont pas compris, ces misérables enfants, parce que leur cœur, sec et fermé, ne disait rien à leur raison. Ils n'avaient même pas le souvenir ; tout leur était dû. Quand je leur racontais mes débuts de forgeron, le temps où tout le jour je frappais sur l'enclume, ils ne m'écoutaient pas, pensaient à autre chose et me traitaient de radoteur. De tâcheron, je suis devenu maître, et j'ai amassé pour eux des mille et des cents ; sur les bras ç'a été la tête, j'ai passé des jours et des nuits à surveiller, à compter, à écrire. Et à mesure que je les faisais instruire, je m'instruisais aussi, moi, pour que mon fils et mes deux filles n'eussent pas un père ignorant. Je voulais leur faire honneur en les faisant honorer par la fortune et l'éducation. eux ! toujours eux ! Ils étaient toute mon âme et toute ma vie. Moi je ne tenais pas à l'argent ; j'amassais pour les établir. Ah ! je les gâtai ! Leurs désirs, leurs moindres caprices étaient satisfaits. Ils ont grandi dans la joie et dans le bonheur. Pais, il a fallu les marier ; allez, ce n'est pas long, quand on a de l'argent ; il n'y a que l'embarras du choix. Moi, ce que je voulais, c'était de les voir bien établis, et je

croisais que plus on donne en dot, plus on a de la chance ; c'était pour eux que j'avais travaillé, n'est-ce pas ! Alors, j'ai tout abandonné, tout ; ils ont eu cent cinquante mille francs chacun en partage ; j'avais seulement demandé une rente de douze cents francs, entre eux trois. Avec ça, il m'a fallu vivre modestement, je n'étais pas bien vêtu, d'autant plus que je plaçais ce que je pouvais de côté pour faire des cadeaux aux tout petits. Alors ils ont trouvé que ma société, au milieu de leurs amis de la haute, leur faisait affront. Quand j'arrivais et qu'il y avait quelqu'un, on me disait qu'il n'y avait personne. Je faisais semblant de rien, croyant que ma peine leur aurait fait gros cœur. Dame ! je sais bien que je suis resté dans mes manières l'homme du commencement, on ne change pas en entier. La question d'argent a achevé de tout gêner : on me jetait ma pension sur la table avec impatience, comme une aumône forcée... ; je suis parti, bien loin et j'ai repris mon métier, un dur métier, à soixante et des années. Ils l'ont *su, cela les a offensés d'avoir un père ouvrier ; ils m'ont causé tant de misères, que dans mon désespoir je me suis réfugié ici. Ils ne sauront pas ce que je suis devenu, jusqu'au jour où, ne pouvant plus gagner les quelques sous que rapporte ma pêche, on me trouva sur ces galets, la tête brisée avec ce chien que j'aurai étouffé dans mes bras ; car je ne veux pas qu'il souffre des méchancetés des hommes, lui.

— Ne puis-je rien pour vous ? demandai-je.

— Rien, rien au monde, dit-il avec fermeté, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne jamais rien révéler à qui que soit ce que je viens de vous confier.

Il fixa sur moi un regard menaçant.

— Je vous le jure.

— Et quand j'aurai fait la dernière culbute...

— Alors j'écrirai cette histoire, me le permettez-vous ?

— Pourrez-vous jamais exprimer combien j'ai souffert, combien je souffre ? Ah, oui ! je souffre comme si mon cœur était enterré vivant. J'ai beau me dire qu'ils sont morts pour moi, comme je suis mort pour eux, ce n'est pas vrai ; non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est que ma volonté qui parle, il y a des choses qu'on n'arrache pas de là dedans, — il se frappa le poitrine ; — je dis que je ne veux plus les voir parce que leur accueil froid ; dédaigneux est une torture, mais je donnerais mon salut en l'autre monde pour une caresse tendre, sincère, de ces êtres que je m'efforçais d'exécuter ; je dis aussi que je ne veux pas savoir ce qu'ils sont devenus, et au moment de vous quitter, je sens que je vais vous demander de m'écrire, à Criel, poste restante, s'ils sont heureux.

Jusqu'à la nuit je restai avec cet infortuné. Longtemps encore il m'entretint de son malheur, me donna l'adresse de chacun de ses enfants. Puis, après m'avoir aidé à redescendre jusqu'à la plage, il me dit en me serrant la main à la broyer : — Ah ! tenez, si l'un d'eux avait besoin de moi, je crois que je viendrais."

De retour à Paris, je m'enquis des enfants du solitaire, qui tous, ignorant son asile, le croyaient mort, et s'étaient vivement reproché quelques froissements involontaires, disaient-ils, dont le brave homme avait exagéré l'intention et la portée. La situation n'était donc pas aussi grave qu'il le croyait lui-même, et la famille ne demandait qu'à faire le possible pour mettre fin à ce qu'elle appelait un malentendu. Il était d'ailleurs probable que les petits enfants, par leur seule présence, par leurs caresses, seraient auprès du grand père les meilleurs négociateurs de la paix que tous désiraient.

On se préta au subterfuge que je proposais. J'écrivis : " On a besoin de vous, venez vite."

Mais le pauvre homme ne vint ni ne répondit. Inquiet, un de ses fils partit avec moi pour le ramener au milieu des siens. Des sentiments d'excessive tendresse, qui avaient faussé l'esprit du vieillard, l'avaient affoibli, éloigné de sa famille. Le désespoir d'affection devait l'en séparer à jamais. Nous le trouvâmes étendu sans vie dans sa retraite des rochers. Une attaque l'avait terrassé.

A la minute dernière, il avait tracé à la craie sur les planches ces quelques mots : " Je sens venir la mort, bénie soit-elle ! mon âme en quittant mon corps pourra vivre toujours avec ceux que j'aime."

LOUIS DE JATERS.

CLAIR DE LUNE

(Pour l'ESSAI)

I

LES BEUFS

Le fleuve s'épanchait lentement. Sur ses ondes
 Le sol il pâlisant semait des lames d'or
 Et près du bord serein où le vert glaucal dort,
 Où les joncs effilés sortent des eaux profondes,
 Deux sarcelles dormaient. Sur les gazons épais,
 Fleuris de cailloux blancs, sous les longues quenouilles,
 Au beau goéil couchant, quelques jeunes grenouilles
 Paraissaient savourer le silence et la paix.
 Quand tout à coup les boufs, qui descendent au fleuve,
 Les frayent. Ici, là partout, elles vont
 Se jeter en tremblant sous l'onde, d'un seul bond !
 Pendant ce temps la bête aux flancs moirés, s'abreuve.
 Les canards éveillés par la capotement
 S'envolent en troquant sur les eaux une file,
 Et se perdent bien loin au fond du firmament.
 Parmi les joncs courbés le troupeau roux défile
 Et plonge son museau dans le vaste abreuvoir.
 Après qu'ils ont bien bu, les bœufs gagnent la plaine ;
 Ils vont tranquillement, un par un, beaux à voir,
 Le long des verts ormeaux dont la prairie est pleine.
 Le rivage reprend le doux calme d'avant,
 Le soleil disparaît derrière la colline,
 Et le blanc nénuphar sous les ondes s'incline
 Soudain la lune luit sur le bleu du Levant.

II

GRUE

Dans la fraîcheur des nuits sous les arbres muets
 Qui se penchent dans l'ombre au bord de la rivière,
 Une grue au dos bleu patte et cou blancs
 Tournoyait paisiblement son long bec en arrière
 Et regardait. Le calme et le silence au sein
 De ce délour régnaient ; nul frémissement de brise,
 Et nul bruit sous les bois du rivage profond.
 L'oiseau fut rassuré. Près d'une roche grise
 Il alla se planter comme un grand bâton noir,
 Remonta sous son ventre une patte craintive,
 Allongea son bec vert sur sa gorge chétive
 Et dormit. Il dormait sans que l'on put le voir,
 Bleu comme les cailloux, parmi les grans herbes,
 Au doux cossement des renouilles — La nuit
 Tombe. — Il entend soudain sur les eaux qu'il y a bruit,
 Se relève hautement avec des airs superbes,
 Jette un faible cri : "Knack !" regarde et se renlort.
 En ce moment, la lune à travers les feuillages,
 Fausfile ses rayons ; les reflets les mirages
 Se croisent sur les eaux et courent l'oiseau d'or.

III

AURÔRE

Sous le ciel clair la nuit s'affrèse chancelante,
 Et vers le fond de l'aube, au clair de lune d'or,
 Une outarde veillant, aigle superbe et lente
 Tandis que le rolier près des quenouilles dort
 Puis elle gagne au large, et, sentant le jour, l'écue
 Aux échos de la rive un son de voix d'arpent
 L'écho seul lui répond, mais ses serres, en silence,
 En l'écoutant plonger et voler en nuageant,
 S'attroupent et s'en vont ; tout le rolier regagne
 Le large des îlots, car la lune, déjà

Plus terne, disparaît derrière la montagne.
 Puis vingt cris sont poussés où l'outarde plonge.
 La rive en retentit et le chant de l'aurore
 Va commencer, pieux et sublime. Partout,
 Dans les arbres, au fond de la plaine, d'un bout
 Du fleuve à l'autre, au chant de l'outarde sonore
 Répond un léger chœur de voix. Les doux pinsons
 S'éveillent en jasant, la matine alouette
 Monte bien haut dans l'air moduler ses chansons
 Soudain, roses loeurs, au cri de la mouette,
 A l'horizon rougi le soleil tendrement
 Se fait sentir. Le ciel du rose-orange augmente ;
 Il paraît ! Comme un roi qui règne au firmament,
 Éclatant de gloire ! O parfums de la menthe !
 O doux réveil des fleurs ! Les roses, les blancs lis,
 Sous les baisers divins s'ouvrent de miel remplis !
 Le grand sol il sourit de sa bonté. — La lune
 Blêmir et délaissée, au ciel est importune.

IV

O cœur changeant qui va puiser le plus doux miel
 Dans la coupe d'une âme et laisse là cette âme
 Après l'avoir brisée ! — O pauvre cœur de femme !
 Cœur rempli de parfums qui font rêver du ciel,
 Pourquoi te confier à ces cœurs sans nature
 Qui te font frissonner pour goûter ton amour,
 Et te laissent ensuite, ainsi qu'une pâture
 Aux serres du regret ! Pourquoi chérir un jour
 Cet ami qu'on caresse ! Il fuira, l'infidèle ;
 Pour un baiser plus chaud de quelque âme nouvelle !
 Tu se as éclipse par elle, cœur profond !
 Tu se as oublié, comme la lune au fond
 Du firmament serein, ô pauvre cœur fidèle !

BERTHE.

PENSÉES

Nous voulons qu'on nous aime pour nous et nous aimons
 les autres pour les avantages que nous en tirons.

Si les calomnieurs savaient qu'ils font généralement du
 bien à ceux qu'ils persécutent, ils parleraient moins.

C'est un des privilèges des écrivains d'avoir des amis in-
 connus et d'éveiller partout des sympathies ignorées.

S'il y a toujours des vieillards qui finissent et qui regret-
 tent, il y a toujours des jeunes gens qui commencent et qui
 espèrent.

Ceux qui disent qu'une puissance aveugle a produit tous
 les effets que nous voyons dans le monde, soutiennent une
 grande absurdité.

On a tort de conseiller les sots. ils ne font usage de la sa-
 gesse d'autrui que pour perfectionner leur sottise, qui n'est
 supportable que servie au naturel.

L'activité humaine doit être dirigée vers le bien pour ne
 pas produire le mal ; notre cœur est comme la meule d'un
 moulin : il faut qu'il broie quelque chose, que ce soit de
 l'ivraie ou du bon grain.

PASQUIN.



LA DÉBUTANTE

LE CŒUR DE MIGNON

Je rencontraï autrefois, dans un de ces longs voyages qui déforment la jeunesse, un chanteur allemand qui chemina à pied et le sac sur le dos. Ce pauvre artiste avait vendu sa garde-robe de théâtre ; il n'avait plus d'argent pour payer son gîte de chaque soir, et il chantait dans les rues pour payer son pain de chaque jour. Seidler me contaït son malheur en pleurant ; il me disait, en me confiant sa cruelle et subite infortune :

— Dans ce temps-là, ma voix était ravissante ; le public aimait à m'entendre, et je crois que j'aimais à m'écouter moi-même ; mais, hélas ! du soir au lendemain, par ma faute sans doute, ma voix si douce et si jolie devint fausse et criarde. . . Je ne suis plus un artiste, pour avoir trop vécu comme un homme : j'ai perdu le cœur de Mignon !

— Le cœur de Mignon ? .. lui demandai-je.

— Oui ! quand on l'a perdu comme moi, l'on cesse de chanter ; quand on le possède, l'on chante et l'on ravit tous les auditeurs de ce monde ! Vous ne savez pas ce qu'il y a de commun entre une voix mélodieuse qui expire et le cœur de Mignon qui s'envole ?... *Perdre le cœur de Mignon* est une espèce de proverbe, bien connu de tous les artistes de mon pays, — une tradition, une histoire, un conte fantastique, ce qu'il vous plaira, quelque chose de singulier, de vrai et de touchant, que je m'en vais vous dire...

— Je vous écoute, Seidler ; et puisqu'il s'agit d'un conte fantastique, allons nous recueillir et nous inspirer à la manière d'Hoffmann : nous fumerons dans un endroit écarté de l'auberge, et le vin de Johannisberg qui va teindre nos verres donnera à votre mémoire les reflets d'or de sa merveilleuse poésie !

La coupe de Bohême fit un miracle : la sombre figure de Seidler s'illumina ; une goutte de vin du Rhin passa dans ses yeux comme un éclair de plaisir ; sa dernière larme se perdit bientôt dans un sourire, et le malheureux artiste enivra sa douleur pour l'obliger à me raconter en souriant l'histoire suivante, — une histoire courte, simple, et pourtant mystérieuse, avec un sentiment poétique, avec une idée profonde peut-être, avec une moralité charmante.

II

Un jeune chanteur du théâtre impérial de Vienne aperçut un jour, dans les allées du Prater, une jeune fille qui chantait pour les passants, avec une voix intelligente, distinguée, douce et mélancolique.

Le chanteur s'approcha de cette jolie enfant et lui demanda son nom.

— Je suis Mignon ; ce matin encore, j'appartenais à une troupe de sauteurs et de baladins, mais mon petit talent déplaisait à mon maître le saltimbanque : il voulait m'enseigner la danse, et je n'ai voulu apprendre que la musique ; il m'obligeait à faire des sauts périlleux, et je ne fais avec plaisir que les gammes et les roulades ; il ne voyait en moi qu'une misérable baladine, et il me semble que je ne suis bonne qu'à devenir une chanteuse.

— Et votre maître, Mignon, où est-il maintenant ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; il m'a battue et il est parti !

— Et vous, Mignon, qu'allez-vous faire ?

— Je vais chanter, pour n'avoir pas l'air de mendier.

— Voulez-vous me suivre, Mignon ?

— Qui êtes-vous ?... On ne suit pas tout le monde !

— Je suis un artiste, qui chante moins bien que vous ne chantez, Mignon..., mais qui adore les jolies voix et les jolies chanteuses.

— Un artiste ! un chanteur ! s'écria la jeune fille ; donnez-moi votre main... vous êtes mon maître, monsieur, et votre humble servante est prête à vous suivre !

Un mois après cette rencontre, le chanteur qui se nommait Stéphen, et la chanteuse qui se nommait Mignon, étaient déjà les deux meilleurs amis du monde, — des amis, ni plus

ni moins. Ils chantaient ensemble tous les jours ; ils vivaient dans les roulades et dans les cadences d'un duo interminable. En pareil cas, la musique chantée à deux ressemble à la calomnie : il en reste toujours quelque chose ; pour Stéphen et Mignon, il en resta beaucoup d'amour et beaucoup de peine.

Un soir, Stéphen venait de chanter la délicieuse fantaisie de *Mio tesoro* ; Mignon se tenait immobile aux pieds du chanteur qu'elle admirait en silence. Une larme tomba tout à coup sur le front de la jeune fille ; elle s'écria, en levant sa petite main pour essuyer les pleurs de son ami :

— Stéphen, si vous êtes malheureux, que deviendra Mignon ?

— Regarde-moi, lui répondit Stéphen : est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

Mignon s'agenouilla devant l'artiste qu'elle appelait son maître ; elle appuya sa jolie tête sur les genoux de Stéphen, sans prendre garde à sa longue chevelure noire qui jouait sur ses belles épaules ; et qui oubliait la présence d'un jeune homme. Stéphen essaya de relever la jeune fille, — et, au même instant, il sentit glisser sur sa main une grosse larme tombée des yeux de Mignon. Il lui dit à son tour :

— Si tu es malheureuse, que deviendra Stéphen ?

— Regardez-moi bien, lui dit Mignon, est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

Mignon, ma belle Mignon ! s'écria Stéphen, pleure encore dans mes bras... Pleurons ensemble, si près l'un de l'autre, que nos deux cœurs devineront le secret de nos yeux qui pleurent !

Stéphen lui donna un baiser, que Mignon daigna peut-être lui rendre ; avec une jeune fille qui vous aime, un baiser ressemble à un bienfait : il est rarement perdu. En ce moment, — l'âme encore troublée de cette caresse qu'il avait donnée et reçue, — l'artiste amoureux ne trouva rien de plus galant à faire que de répéter le *Mio tesoro*, en regardant, en contemplant, en adorant Mignon. Il chanta avec une verve et une inspiration sans pareilles ; jamais sa voix n'avait été aussi pure, aussi brillante, aussi charmante qu'en ce moment de joie et d'amour. L'on eût dit que le chanteur venait de trouver le goût, le sentiment, la passion et le génie de la musique, dans un seul baiser, sur les lèvres de sa maîtresse, dans le cœur de Mignon.

C'est ainsi que dans la vie intime des grands artistes, des hommes d'élite qui vivent par l'imagination, par le cœur, par l'esprit, il se cache presque toujours une femme, une muse, une Égérie, une enchanteresse qui les aime et qui les inspire de ses larmes ou de ses baisers.

III

À compter de ce jour, Stéphen, qui commençait à s'entendre chanter à merveille, se promit de courir, en chantant, à la gloire et à la fortune ; de ses souvenirs et de ses leçons ; elle voulut être la première à le seconder, à le diriger en secret dans ses nouvelles études ; elle devint son maître à chanter et à aimer !

Lorsque Stéphen, après une assez longue absence, reparut sur le théâtre impérial de Vienne, l'auditoire tout entier faillit ne plus reconnaître la voix du chanteur. Cette voix était devenue souple, agile, pénétrante, spirituelle, amoureuse, merveilleuse. Jamais l'on n'avait rien entendu de plus éclatant, de plus doux, rien qui fût plus expressif, et plus passionné que le chant de cet admirable artiste. Le cœur de Mignon avait chanté par là.

Mignon se sentait bien fière et bien heureuse du talent et de la gloire de Stéphen. La pauvre fille étudiait du matin au soir, pour mieux enseigner à la voix de son ami les moyens les plus ingénieux dans l'art de chanter, les ressources les plus difficiles de la musique, tous les mystères de la perfection. Le talent de Stéphen était son chef-d'œuvre : c'était véritablement le cœur de Mignon qui chantait sur ce théâtre de Vienne, avec les lèvres de Stéphen !

Pourvu que son bien aimé l'aimât encore et eût la bonté de le lui dire ; pourvu qu'il daignât lui offrir les bouquets et les couronnes que le public adressait au merveilleux chanteur ;

pourvu que Stéphen lui rendit ses précieuses leçons et ses doux conseils en serments et en tendresses, la jeune fille croyait ne rien avoir à demander, rien à désirer en ce monde.

« La joie de Mignon ne pouvait point durer ; son bonheur allait finir aussi vite qu'un roman.

« Dans l'orgueil et dans l'ivresse du triomphe, Stéphen commença par ressembler au héros d'une de vos pièces françaises : lorsque le Joueur a séduit et enchaîné la Fortune, il dédaigne, il oublie, il raille le bel amour d'Angélique ; lorsque la Fortune le trahit et l'abandonne, il revient tout galant à la femme qui l'aime, et il se reprend à l'adorer ! Eh bien ! il en fut ainsi de la grande passion de Stéphen : quand il jouait de bonheur avec l'enthousiasme de son auditoire, adieu la beauté, l'esprit, la tendresse et le dévouement de Mignon ! Quand il pensait avoir à se plaindre du public, quand il croyait avoir perdu un peu de son admiration et de son enthousiasme, il redevenait charmant pour la jeune fille ; il la trouvait encore bien jolie, bien spirituelle, ravissante, et il l'adorait !

« Stéphen s'imaginait bientôt qu'il n'avait plus besoin d'emprunter quelque chose de méridien au goût, aux leçons, aux baisers, à la voix et au cœur de Mignon. Il finit par ne plus voir en elle qu'une pauvre fille qui était bien à plaindre, une maîtresse fidèle qui avait bien de l'amour, une amie dévouée qui avait bien de la résignation !

« Stéphen se plaisait à vivre dans le monde de la galanterie fardée, dans le royaume équivoque des coülissas. Mignon avait un grand tort aux yeux de l'artiste : elle n'était pas une comédienne ; elle ne recevait à ses pieds ni amants, ni flatteurs, ni esclaves, ni poètes ; elle ne portait point sur sa tête une couronne de fleurs fanées, et ses gracieux vêtements n'étaient point des oripeaux de théâtre ; elle avait la figure rose sans avoir besoin de la peindre, des mains blanches sans avoir besoin de les blanchir, l'haleine douce sans avoir besoin de la parfumer ; non, elle n'était pas une comédienne : elle se contentait d'être une femme ! Mignon ne songea point à se plaindre, à se désoler : elle se condamna peut-être à se laisser mourir le plus tôt possible sans se tuer.

IV

« La santé de la jeune fille s'altérait chaque jour, et d'une façon alarmante pour tout le monde, excepté peut-être pour Stéphen. Mignon s'efforçait en vain de lutter contre la souffrance, contre la faiblesse, et un soir elle tomba presque mourante dans les bras de son médecin.

« Quand elle revint à elle, bien avant dans la nuit, pâle, méconnaissable, sans mouvement et sans voix, Mignon aperçut au chevet de son lit, au dessus de sa tête, Stéphen qui se penchait tristement vers la jeune malade, comme pour lui parler à voix basse, sans doute pour la plaindre et la consoler. Elle le remercia de sa visite, de son doux regard, de sa tristesse, avec un sourire, avec un soupir et avec une larme.

— Chère Mignon, lui dit Stéphen, Dieu lui-même a voulu me punir et vous venger !

— Dieu m'a vengée ! murmura Mignon.

— Oni ! désormais, c'en est fait de ma gloire et de ma fortune ! Le jour où j'ai commencé à vous oublier, à vous trahir, chère Mignon, j'ai ressenti le premier effet de la colère divine !

— Qu'est ce donc, Stéphen ?

— Je ne chanterai plus jamais, Mignon !

— Vous chanterez encore ! s'écria la jeune malade ; vous chanterez... s'il vous plaît de m'aimer et de m'obéir... écoutez-moi :

« Stéphen s'agenouilla.

— Je n'ai plus de force, je n'ai plus de mémoire, je vous vois à peine... et je sens que je ne tarderai pas à mourir ! Eh bien ! ami, à l'heure, à la minute de ma mort, cette nuit, sans doute, vous viendrez tout doucement jusqu'au chevet de mon lit : vous pencherez votre front sur le visage de celle qui vous a tant aimé ; vous devinerez, au trouble de mes regards, à la pâleur de ma figure, à l'agitation de mes traits, que le dernier souffle va s'échapper de mes lèvres !... alors, ami, vous m'embrasserez dans une étreinte suprême ; votre bouche se posera sur la mienne ; vous sentirez que j'expire... et votre dernier

baiser recueillera le cœur de Mignon !... Si vous daignez le bien garder tout près de votre, pour l'écrire encore, vous retrouverez ce que vous aviez naguère, la voix, l'éclat, le sentiment et la passion d'un artiste inspiré ! Mon bien-aimé, tu vas recevoir dans ton cœur le cœur amoureux de Mignon : mon cœur vivra dans toi, Stéphen ! pourvu qu'il ne soit avili ni par tes actions, ni par tes pensées, ni par tes paroles, mon cœur souffrira dans ta voix des notes admirables, des trésors de mélodie et de poésie ; pourvu qu'il te souvienne de la pauvre fille que tu as adorée, le cœur de Mignon te sera fidèle et te portera bonheur !

« Quelques heures après cette scène, la jeune fille vivait encore... mais elle allait mourir : Stéphen lui donna un long et douloureux baiser ; elle exhala son dernier soupir, et le cœur de Mignon passa dans le cœur de l'artiste.

« Deux ou trois jours après la mort de Mignon, Stéphen se hasarda, bon gré mal gré, dans la chambre de la jeune fille. L'aspect de cette triste chambre inspira au pauvre artiste de singulières idées, des regrets bien amoureux ; des enfantillages de sentiment, qui tenaient de l'ivresse ou de la folie. Il touchait un à un, douloureusement, délicieusement peut-être, des chiffons, des livres, des papiers, des riens qui avaient appartenu à sa maîtresse ! Il baisait la trace de ses petits pieds, tout le long du tapis ! il répétait devant un fantôme des mots de tendresse qu'il avait dits si tendrement à une femme ! il caressait la tête de Mignon sur un oreiller qui en portait plus cette jolie tête ! il babilait avec des fleurs toutes nouvelles que Mignon n'avait pas eu le temps de cueillir ! il écoutait le chant de quelques oiseaux, qui avaient bien souvent chanté pour elle ! il regardait l'horizon qu'elle avait contemplé tant de fois, les étoiles qu'elle avait admirées sans doute, et les beaux nuages qu'elle avait vus passer dans le ciel ! Mignon devait être contente là haut, bien heureuse et bien fière : on la regrettait, on la pleurait, on l'aimait encore.

« Il sembla tout à coup à Stéphen qu'une voix mystérieuse, aussi douce que la voix de sa maîtresse, lui disait bien bas à l'oreille : — Tu peux chanter... Dieu te pardonne, et je t'inspire... chante !

« Stéphen essaya ses larmes. Il alla s'asseoir devant le piano de Mignon. Il préféra d'une main tremblante, les yeux à demi tournés vers le ciel où il espérait d'entrevoir une femme bien-aimée ; il essaya de chanter... Et soudain, ô miracle !... il chanta d'une voix qui lui rappelait ses plus belles inspirations, le *Mio tesoro* qu'il avait si bien chanté autrefois, en pleurant aux pieds de sa maîtresse ! C'était le cœur de Mignon, un cœur amoureux, qui chantait encore avec Stéphen.

« Depuis ce moment-là, Stéphen ne chanta jamais sur un théâtre sans penser à Mignon, il avait aimé sa personne : il adora son souvenir, et cette adoration de sa mémoire porta bonheur à son talent. »

V

Le naïf conteur de cette histoire ajouta philosophiquement : « La douce moralité de ce petit drame amoureux n'est elle pas bien engageante, je vous le demande ! Est-ce que la secrète pensée de ce récit ne s'adresse pas à tous ceux qui vivent par l'imagination et par l'esprit ! A un artiste, à un poète, à un écrivain, il faut l'inspiration d'une femme qu'il aime ou le souvenir d'une femme qu'il ait aimée, — le cœur de Mignon ! »

Le vin du Rhin l'avait peut-être enivré.

LOUIS LURINE.

AVIS IMPORTANT

La rédaction répond à toute demande de renseignements contre un timbre pour la réponse.

Chaque ouvrage dont il sera envoyé deux exemplaires à la rédaction sera annoncé et analysé s'il y a lieu.

L'échange sera fait avec toutes publications scientifiques et littéraires adressées au siège de la rédaction.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

LE BONHOMME EN BOIS

ENGLISH MONOLOGUE

A OH, yes, il y avé à London Leicester Square, oune grande biotifonl bloutique dans lequel les gentlemen is allé boare des tous pleins bonnes choses : whikey, gin, bitters ale staout, brandy et pouis encore bocoup d'autres : champagne, claret, et pouis tojour encore bocoup autres choses ; mais ce qui étonné le populacheane ce été de voir Master Schmitt, un gentlénan de le loxe, teàre de le H-biithe.

Jamé, jamé, en Angleterre, on lionvé le Habsinthe, cssi les petites voyousses, comme vó disé ici et qui en Anglterre s'appelé boys, quand il voyé Master Schmitt boare son liguier verte, ils s'écrié les petites polissonnes :

— Le bonhomme en boit, le bonhomme en boit !!

Le gentleman bôuxeur il sortoit alors por corriger les petites voyousses mais il pôvé jamais attrappé, aussi il été fouriosse, très fouriosse et disé tãjour : " Si jamé j'attrappé oune de ces petites polissonnes, je cassé à loui qu-lque chãse. Je avé ça entendien, et je pensé tout de souite à en faire profiter moa.

Le exaspérations du gentleman bôuxeur il était à son comble.

Aoh yes!

Il y avé dans le Strand oune marchand de tebec very meutch grossière et chèque foá et que je allé a-heté des cigares il regardé moa d'oune façon impertinente. Ce vilain marchand de tebec il avait comme enseigne un grand bonhomme en bois qui représenté un gros Turc froumant son grande pipe ; oune plan diabolique traversé le cerveau de moa, et je allé trouvé le vilain marchand de tebec.

Je préné un cigare dans le boâte.

Loui me regardé tojour comme si j'allai en metté d'ôtres dans ma poche sans les payer. Mais je fesé semblant de ne pas être en co'ère, au contraire !!

Je lui dis en lui faisant un joli petite sourire : " Aoh ! mosié le marchand de tebec, vó avé comme enseigne un Turc tot à fé jooli. " Ach ! yes, qu'il réponé à moa, il été bien jooli et pion jo'i que vo, qu'il été vilain to plin. "

Patience, me dié je, dévorols l'injoure, je tiens mon vingine !

" Aoh ! dis-je tout haut, vo pa trouvé moa joli, mais ce fé si rien, ce été pas de moi qu'il été question, ce été de votre Turc qu'il été bien jooli, volé vó vende lui ?

" No, qu'il répondit de son voa suave ! mais je tené bon, Cependant, si en en offré à vó une grosse somme ! Cent guinées !

— No !

— 150 !

— No !

— 200 !

— No !

— Alors, good night ! et je saloué cette vilain marchand de tebec pour sortir. Mais il laissa pas moa partir. " Alors, crié-t il de son vilain grosse voix, encore 50 guinées et le bonhomme il est à vó.

— Le affaire il était conclue.

Il frappa son main dans le mienno et moa le mien dans son sienne.

Vó porter le bonhomme en bois dans mon maison, 7, Leicester Square, first floor.

(First il or, cela volé dira premier étagé).

Vó pas besoin de dire autre chãse que ces mottes au travers le porte :

C'est moa qui vené pour le bonhomme en bois.

— Aoh ! yes, very well, dié le vilain marchand de tebec tote réjoui ; je dirai : C'est mica qui vené pour le bonhomme en bois. A tôte à l'heure ! Ce été bien entendien, 250 guinées !

— Yes, je attendé vó ! "

Je volai comme oune flèche jusqu'en bas, où été Mister

Schmitt, et je dissi à loui : " Dépoché rentré chez vó, deux gentlemen y vont aller pour vó proposer oune affaire de boxe très avantageuse. " Mister Schmitt il partit comme oune flèche.

Pouis alors, je avisé deux boys, deux petites voyousses, et je dis à eux : " Il y avé pour vó chacun oune demi couronne à gagner (environ por vó Française trois francs).

Les petites voyousses ils été tôte pâles d'émotion devant ce somme énorme.

Je disé : " Le premier allez en fête, 7, Leicester Square. Vó monterez au first floor et vó crierez : " Le bonhomme en boit ! Le bonhomme en boit ! "

Le petite voyousses partit.

Nous étions en fête avec le deuxième petite voyousses.

Cinq secondes après, nous voyons le premier revenir en courant.

" Aoh ! gentleman, jé bien dit comme vó avé recommandé à moa.

— Et !

— Je avé entendien oune grosse remu ménage et oune grande voix crier : " Voux-tu t'en aller, petite voyousses, ou je cassé à toa quelques chãse !

— Ce é é bi n. Alors, je disé au deuxième petite voyousses : Au tour à toa.

— Mé, il va me casser quelque chãse.

— Tu sauveras, toi !

— Je vo'é plus.

— C'est b n ! tu auras oune couronne tôte entière. "

— Le deuxième petite voyousses il partit tojour comme oune flèche.

Deux secondes après, il était revenu en courant comme oune petite fléche et me dit :

" Aoh ! gentleman, si vó entendiez le bôuxeur, il fesé un tepège de tôte-a les diables ; il crié : Attén ! at'oué ! petite voyousses, je te escoupé en petites morceaux comme pour faire oune petite pâtée.

— Ben, very well, dis-je, et je payé les deux petites voyousses, qui fiére tojour comme oune flèche, no, comme deux flèches.

Bi-noté, je voyai venir le vilain marchand de tebec qui portait dans son bras le grand bonhomme en bois qu'il était bien jooli. Pas le marchand de tebec, le bonhomme en bois.

Je morté vivement dans le maison de Mister Schmitt et là, penché à l'étago au dessus, je vis le vilain marchand de tebec sonner chez loui.

" Qui é té ? s'é rie le grosse voix du gentleman bôuxeur.

— Ce été le bonhomme en bois. Le bonhomme en bois, vó savé ?

— Aoh ! yes, je fais, je fais très bienne, mon garçon, attendé un p u, je suis à vó du suite. "

Et le bôuxeur, ouvrant la porte, prit le bonhomme en bois et le cassé en toutes petites morceaux sur la tête du vilain marchand de tebec qui tombé mort pour toujours.

Et voilà !

PAUL DYRVILLE.

CRITIQUE

SALLE ST-JEAN-BAPTISTE

Une cause célèbre (drame en 6 parties) — Les impressions produites par la soirée du 17 décembre ont été bien diverses.

La distribution n'était pas millionnaire. Disons seulement que MM. Petit Jean, de Launay, Charpentier, ont supporté vaillamment et avec succès la lourde charpente d'un drame écrasant.

Quand aux autres emplois, comme ils doivent beaucoup au souffleur, nous devons adresser nos compliments à celui à qui était dévolu cet important emploi. Nous ne pouvons oublier le jeune Esfard, qui a su trouver des accents d'une justesse saisissante pour rendre le rôle du fils de *Jean Renaud* et qui savait sa partie mieux que beaucoup de grands personnages.

L'auditoire était restreint et fort peu appréciableur. — J. F. R.

UN COUSIN DE PASSAGE

(Suite)

III

UNE HISTOIRE QUI N'EST PAS NEUVE

Léon, de plus en plus étonné, ne disait mot. Berthe alla vers lui, hésita un instant, puis, comme prenant une résolution énergique :

— Léon, dit-elle, je me marie.

— Comment ! Tu te maries, toi, et avec qui ?

— Avec mon cousin, Ludovic de Béon, dont tu as entendu lire la lettre à ma mère.

— Tiens ! mais ce cousin-là, je ne l'ai jamais vu.

— Je le sais bien : quand il est passé ici, voilà cinq ans, tu étais en Anjou pour ce procès qu'on faisait à ma mère.

— Ah ! il est passé ici ?

— Eh ! oui, on te l'a dit, mais tu l'avais oublié.

— Eh bien ! comment se fait-il qu'on vous marie ?

— On ne nous marie pas, nous nous marions.

— Viyons, Berthe, je n'aime pas les é. égnes, explique toi vite et clairement.

— Oh ! que tu as l'air méchant avec ces yeux-là ! Ecoute donc...

Berthe s'arrêta ; un certain embarras, qu'elle n'avait point prévu, la retint d'abord, une légère rougeur colora ses joues ; mais la nouveauté chaste, qui semblait le fond de son caractère, surmonta bientôt cet embarras fort naturel, et elle commença ainsi, non sans quelque hésitation encore :

— Il y a cinq ans j'avais quinze ans, tu sais ? Notre cousin Ludovic vint passer quelques jours avec nous en se rendant Madrid ; il n'avait que vingt ans. Ludovic était vraiment très aimable, très bien élevé, spirituel, brillant, tout à fait homme du monde.

— Le contraire de ton cousin Léon, n'est ce pas ?

— Oh ! par exemple ! Mon frère Léon est aussi aimable que tous les cousins du monde :

— J'en crois rien, ni toi non plus. Continue.

— De mon côté, moi, j'étais plus jolie qu'à présent.

— Tu n'en crois pas un mot Va toujours.

— Tu n'es pas encourageant, toi : si tu jures jamais la tragédie, ne prends pas les rôles de confident. Enfin, il paraît que je n'étais pas trop laide, puisque Ludovic m'appelait *ma jolie cousine*.

— Ah ! il t'appelait *ma jolie cousine* ? eh bien ! c'était un garçon mal élevé, voilà tout. On n'appelle pas sa cousine *ma jolie cousine*. Il n'y a que les jeunes officiers qui prennent ce ton là. Je ne t'ai jamais appelée *ma jolie cousine*, j'espère.

— Oh ! non. Mais lui ne t'en fit pas faute, et te l'avouerait-je cette phrase, que tu trouves si peu convenable, ne me déplaisait pas trop.

— Tu étais si sottie ! Oh ! pardon !

— Ne te gêne pas. Un soir même, Ludovic, après dîner, en passant au salon, me pressa légèrement le bout des doigts.

— Jeune Metternich, va !

— Tu comprends que j'allai aussitôt me plaindre à ma grand-mère.

— Tu fis bien.

— Le croirais-tu ! Grand-mère, au lieu de s'indigner, se mit à rire et me dit que j'étais une enfant, que je m'étais trompée, que c'était impossible, etc., etc. Mais j'étais bien sûre, moi, de ne pas m'être trompée, et j'en eus la certitude deux jours plus tard. On avait donné une grande fête au château de Vertmorin, que tu connais, une fête de nuit, une sorte de bal costumé qui dura jusqu'au matin ; au soleil levant les invités se dispersèrent dans le parc, il y avait un peu de laisser-aller dans les allées, on se mit à courir sous les arbres, et, comme la dit un poète,

J'étais parmi les sages d'abord, je passai bientôt dans le camp des folles, et je m'égarai dans une sorte de lycéinate où poursuivant mon amie intime, Mme de Vertmorin ; je ne parvins pas à rejoindre Julie, mais je rencontrai tout à coup mon cousin Ludovic. Oh ! il fut si convenable et très grave, je t'assure ; il s'approcha de moi d'un air soumis et respectueux, et me dit d'une voix émue : " Ma cousine, je vous aime et j'espère que j'aurai le bonheur d'obtenir un jour votre main ; en attendant, laissez-moi vous donner un souvenir de ma tendresse et un gage de ma foi." Et avant même que j'eusse le temps de m'y opposer, il m'avait passé au doigt un petit anneau d'or, et il s'éloigna.

— Tu aurais dû jeter cette bague dans le taillis.

— La voici !

Berthe prononça ce mot avec tant de dignité et de calme que Léon fut ému ; il reprit cependant d'un ton assez vif :

— Ton cousin Ludovic est, je veux dire était, un petit faquin. On ne donne pas des anneaux aux jeunes filles de quinze ans, on ne parle plus de les épouser. On s'adresse à la famille. Si j'avais été là et si j'avais appris ce trait de galanterie, j'en rais un peu casé les reins à cet Almanzor ! Voilà moi avis

— Ludovic partit le lendemain ; tu conçois, Léon, que je ne manquai pas de tout raconter à grand-mère. Cette fois, elle se fâcha, me grondra et voulut me reprendre l'anneau que m'avait laissé Ludovic. Je la suppliai tellement qu'elle me permit de le garder, mais elle me répondit que j'étais une écervelée, qu'elle me défendait de lui rappeler jamais cette histoire ; cependant, je lui en ai parlé quelques fois ; je lui disais que Ludovic viendrait certainement demander ma main ; elle répondait que Ludovic est un étourdi et qu'il ne songeait plus à moi. Tu vois bien, Léon, que grand-mère se trompait puisque Ludovic arrive. Voilà tout mon secret, et tu es au courant.

Berthe se tut et regarda Léon d'un air à la fois timide, inquiet et calme qui amena un vague sourire sur les lèvres de Léon. Le jeune homme prit les mains de sa cousine et lui dit avec tendresse :

— Enfin, ma chère, pourvu que tu sois heureuse, peu importe le passé !

— Tu seras heureux aussi, mon cher Léon ; tu te marieras.

— Moi ! Allons donc ! Est-ce que je suis fait pour le mariage, moi ? Est-ce que j'ai des bagues dans ma poche ? Est-ce que je suis un joli garçon, moi ! Laisse-moi donc tranquille avec mon mariage !

Berthe ne sembla pas s'arrêter à la réponse et aux exclamations de son cousin ; car une idée sultée s'était sans doute emparée de son esprit.

— Léon, s'écria t-elle, Antoine ne sait pas que le chemin des Grands Ti-leuls est impraticable, et s'il prend par là, ce sera une lieue de plus qu'il aura à faire. Il faudrait envoyer quelqu'un pour l'avertir.

— Il n'y a personne à la ferme en ce moment, répondit Léon ; mais ne t'inquiète pas ! J'irai moi-même l'attendre à l'embranchement des deux routes, et le mettrai sur la bonne voie. De cette façon, tu verras un peu plus tôt le triomphant Ludovic.

— Méchant Léon !

Léon prit son chapeau et sortit.

Restée seule, Berthe se mit à rêver. A quoi rêvait-elle ? Je n'ai pas besoin de le dire.

Tout à coup le bruit de la voiture se fit entendre, et la voix d'Antoine succéda au bruit des chevaux.

— Mademoiselle ! le chemin des Grands-Tilleuls était barré ; grâce au père Raimbaun, je ne m'y suis pas engagé et nous voici.

Peu d'instant après, un jeune homme entra dans le salon. Berthe reconnut son cousin Ludovic.

M. de Béon était un grand jeune homme, élégant et distingué, d'une sistance parfaite et d'une grâce achevée ; il s'inc inc cérémonieusement devant sa cousine.

(A suivre)

LE CYGNE ET LE CORBEAU

FABLE

Sur un lac d'Italie, aux bords mélodieux
 Tout étoilés de fleurs mourantes,
 Un cygne nageait sous la brise des vœux,
 Aux carresses de l'onde ouvrant ses blanches ailes.
 Quelle grâce à la fois et quelle majesté !
 Dans tous ses mouvements voyez quelle souplesse !
 Comme son cou tantôt ondule avec mollesse.

Et puis se dressant avec fierté !
 Il a quitté du ciel les campagnes verdoyantes
 Où son vol a tracé de lumineuses sillons,
 Et maintenant il vient à l'ombre des vallons,
 Murmurer au lac bleu les dires des merveilles.
 Dans ce moment un corbeau l'aperçut ;
 Il venait de sortir de sa caverna obscure,
 Et l'éclat du cygne déplut

A lois au croissant et de mauvais augure.
 Pourtant il voulut bien s'en approcher un peu.
 — Quel mérite, dit-il, que sa blancheur extrême !
 Il se baigne toujours ; ce n'est évidemment qu'un jeu :
 Je vais le lui prouver en me baignant de même.
 Et le voilà, faisant coup sur coup le plongeon,
 Passant son bec sur chaque plume
 Avec l'eau qu'il met en écume
 Et qui lui semble du savon ;
 Et les lavandières d'un rire,

Et lui tout ruisselant, et tout penaud de voir
 Qu'au lieu de le blanchir l'eau l'a rendu plus noir.
 — Ainsi donc contre moi gués et flots, tout conspire :
 On me lave, et, lâches, ce pâtre et triste sire,
 Ce vil oiseau poudré, plus orgueilleux qu'un paon,
 Cette boule de neige au long cou de serpent,
 Qui ne fait rien, ne sait rien dire ni prédire,
 On le choisit ou le loue, on l'exalte, on l'admire !...
 Oh ! je me coudrais de ce fut impuissant.
 Il dit, et tout gonflé de rage et de dédire,
 Il gagne, hors du lac un fourrier crouppissant,
 Dont l'odor infecte l'attire,

S'y vautre, et, par derrière, en traître s'élançant,
 Il couvre de limon le cygne éblouissant.
 Mais un instant sali par cet acte immonde,
 Qu'en croyant le noircir lui jette le corbeau
 L'oiseau chéri des dieux se plonge au sein de l'onde
 Et reparaît encor plus brillant et plus beau.

En vain les envieux dont cette terre abonde,
 Dénigrent la vertu, le talent, le savoir :
 Le cygne est toujours blanc, le corbeau toujours noir.

Simon PÉCONTAL.

PETIT COURRIER

Ernest B. : Votre poésie est trop sentimentale, impossible d'insérer. — *Jos Mel* : Attendez avec impatience nouvelles de la *Gay de Maupassant*. — *Henri D* : Demandons poésies promises pour prochain numéro. — *Berthe* : Votre *Cleir de lune* passe aujourd'hui. Envoyez autres poésies. Mille remerciements. — *Albert Luberge* : Attendez toujours articles promis. — *G. Y.* : Votre causerie passera au prochain numéro. Merci. — *J. H. Brodeur* (Sherbrooke) : Votre charade passera au prochain numéro.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année avec le prix recevra L'ESSAI pendant un an et aura également droit aux primes.

AMUSEMENTS

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

No 5 — DOM MA GE
 MA RAU DE
 GE DE ON

No 6 — Mieux que cinq Turcs dorés vaut bonne renommée.
 (Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.)

Ont envoyé des solutions justes — No 5 : Pierre-Paul, Berthe L. (Sorel), Louise Durocher (Longueil), Jules Divray ; No 6 : Alice B. (Montréal), Gués. C. (rue St-Urbain).

NOUVELLES RÉCRÉATIONS

No 7 — ÉNIGME

A la couleur qui brille en moi
 Je joins le plus noir caractère ;
 Il n'est rien que je tolère,
 Mais je suis méchant quand jo bois.

No 8 — ÉNIGME

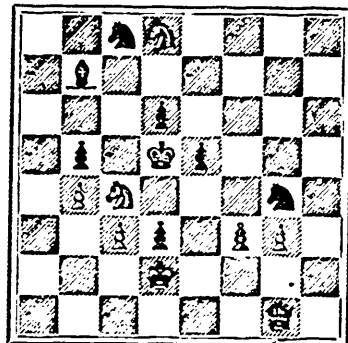
Je passe pour monarque au milieu de la cour.
 Toujours un même peuple autour de moi criaillie ;
 Mes sujets sont de plume et mon trône de paille,
 Et je suis toutefois le prophète du jour.

LES ÉCHECS

PROBLÈME NO 1

Par H. Girard (Montréal)

NOIRS — 9 pièces



BLANCS — 6 pièces

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Les noms de ceux qui enverront une solution juste seront publiés.

À dresser à les réponses et communications au secrétaire de la rédaction, 316 et 318 rue St-Charles-Borromée, à Montréal.

L'ADMINISTRATION.

✂ . . . A détacher . . . ✂

BULLETIN D'ABONNEMENT A L'ESSAI

Je déclare souscrire à un abonnement d.....
à dater du....., pour la somme de.....
que je joins ci-inclus.

Signature :

Nom.....

Adresse.....

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Canada et E.-U., Un an, \$1.50. 6 mois, 75c.
étranger (Union Postale) " 1.75 " 90c

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de M. le Directeur de L'Essai,
316 et 318 rue St-Charles-Borromée, Montréal, Canada.



LA PHARMACIE NATIONALE

Batisse du Monument National

LA PHARMACIE MODELE ET FIN-DE-SIECLE DU CANADA

ÉQUIPEE AVEC UN GOUT EXQUIS, CONTENANT LES APPAREILS LES PLUS
MODERNES ET UN ASSORTIMENT CHOISI DE

DROGUES, PRODUITS PHARMACEUTIQUES, ETC.

La Pharmacie Nationale sollicite une part de patronage du
public de Montréal.

Nos pratiques peuvent être assurées qu'à la Pharmacie Natio-
nale ils trouveront toujours ce qu'il y a de mieux.

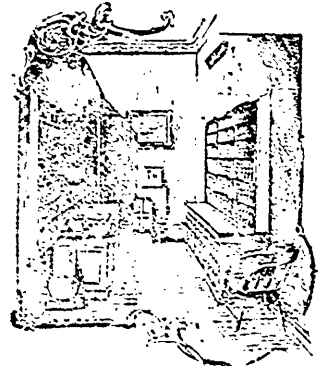
Nos drogues sont pures.

Nos parfums de premier choix.

Notre magasin ce qu'il y a de plus artistique au Canada.

Nos commis affables et polis.

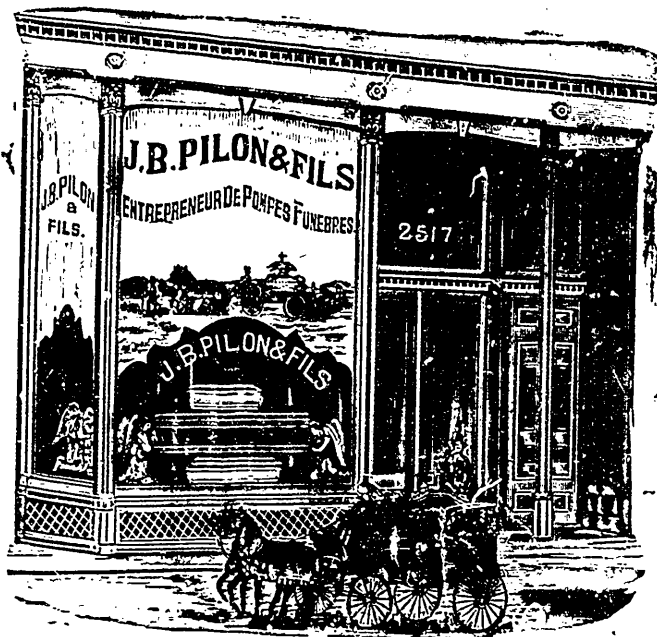
Une visite est respectueusement sollicitée.



Département des prescriptions.

J. B. PILON ET FILS

ENTREPRENEURS
 DE
Pompes Funèbres



GLACIERES, ENRHAUMAGE ET VOTURE DOUBLE
 D'UNE SPECIALITE
PRIX DEFIAANT TOUTE COMPETITION

No 2517 RUE NOTRE-DAME

ENTRE LES RUES ST-MARTIN ET DES SEIGNEURS

A. G. GAUCHER

HORLOGER . . . BIJOUTIER . . . OPTICIEN

A TRANSPORTE SON MAGASIN DE LA RUE NOTRE-DAME EST AU

No 266 rue St-Laurent

Près de la rue Sainte Catherine

HORLOGERIE	BIJOUTERIES	OPTIQUE	SPECIALITES
SIMPLE ET COMPLIQUEE	ET	—	—
DE FABRIQUE	ARGENTERIES	ESSAI GRATUIT DE LA VUE	JONCS DE MARIAGE
Suisse, anglaise et américaine	EN TOUT GENRE	—	SUR COMMANDE
—	—	Vers simples et composés	—
Montres ni. kel. de \$ 2 à \$9	ARTICLES DE FANTAISIE	—	BAGUES D'ENGAGEMENT
" argent. " 7 " 30	EN GRANDE VARIÉTÉ	Prescriptions remplis avec soin	A DES PRIX TRÈS AVANTAGEUX
" filled case. " 13 " 45	—	—	—
" or, 14 et 18 k " 15 " 500	IMPORTATION DIRECTE	Montres de toutes les qualités	Réparations de montres, horloges bijouteries et lunettes

